

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne				
POUR LES ETATS-UNIS.....	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
	\$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER.....	12.15	6.10	3.05	1.05
Les abonnements se paient invariablyment d'avance				

LE NUMERO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire				
POUR LES ETATS-UNIS.....	1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
	\$ 3.00	\$ 1.50	\$ 1.00	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER.....	4.00	2.05	1.35	1.05
Les abonnements débutent le 1er et le 15 de chaque mois				

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES ARTS

1er Septembre 1872 NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 29 JANVIER 1913 86ème Année

SANTINI

A quatorze ans, en 1804, il était tambour et servait en cette qualité au bataillon des tirailleurs corses de Catagno en garnison à Antibes. Sa caisse au dos, il traversa toute l'Europe, battit aux champs, quand passait l'empereur, au camp de Boulogne, scanda la charge d'Austerlitz, roula des ra-la-plan dans toutes les capitales, campa sur les bords du Rhin, du Danube et du Niemen, fit le coup de feu à Jena et à Eylau, n'ambitionnant qu'un bonheur, celui de voir galoper, sur le front des troupes, parmi les fanfares et les acclamations, le Petit Tondeu, le Père la Violette, son compatriote, l'empereur, qu'il adorait comme la personnification glorieuse de sa Corse bien-aimée. Il s'était juré de consacrer à Napoléon toute sa vie obscure, sans même l'espérer être connu de lui, sans concevoir la folle illusion qu'un jour le maître le remarquerait dans la foule et lui accorderait un de ces signes de tête qui payaient vingt ans de dangers et d'abnégation. Quelle chance, en effet, Santini avait-il de se signaler parmi ces innombrables cohortes d'anonymes héros et d'effriter l'attention de son dieu ? Et voyez comme une passion volontaire et tenace triomphe de tous les obstacles : l'ex-tambour, quoiqu'il sût à peine lire et écrire, fut choisi, lors de la campagne de Russie, comme courrier du quartier impérial. Il approchait maintenant l'empereur tous les jours, il le suivait à Moscou, passa, avec lui, des flammes du Kremlin aux glaces de la Bérézina, assista aux batailles de Leipzig, ne manqua pas un des combats de la campagne de France, et arriva enfin, avec le César vaincu, à Fontainebleau.

Il ne fut pas de ceux qui l'abandonnèrent : l'idée de vivre bien de son empereur, de ne plus le servir, le rendait fou. Il supplia tant et si bien que le grand-marshal Bertrand, occupé à former la maison, très réduite, qui devait composer la petite cour de l'île d'Elbe, consentit à emmener Santini en surnombre. Le brave Corse, radieux, fit à ses frais la plus grande partie du voyage, et parvint à Porto-Ferraro, il fut admis aux insignes fonctions de gardien du portefeuille. Gardien, jaloux et si attentif que son exactitude et sa discrétion furent appréciées, et lorsque, après Waterloo, chassé de l'Europe, le vaincu s'embarqua pour Sainte-Hélène, il nota le nom de ce fidèle parmi ceux des serviteurs qu'il emmenait dans l'île lointaine.

Sur l'effrayant rocher anglais, Santini fut heureux ; il vivait en tête à tête avec son idole : Napoléon lui adressait parfois quelques mots en patois de son pays, et de ces sabbatins le Corse était prodigieusement honoré et glorieux ; son bonheur ressemblait assez à celui d'un chien que son maître autorise à se coucher près de lui et flatte de temps à autre d'une caresse. N'ayant plus de portefeuille à garder, il s'ingéniait à se rendre utile de vent façons ; à force de raccommoder ses hardes en lambeaux, il s'était révéillé tailleur et "retournait" les vêtements usés de l'empereur ; même il coupa habilement un habit dans une vieille redingote grise.

Un jour, comme tous les grognards de la Grande Armée, il était miraculeusement débrouillard et savait tout faire ; en taillant le cuir d'une vieille paire de bottes, il trouva le moyen de confectionner des escarpins à boucles qui doublait d'un satin blanc fourni par Mme de Montholon. Quand il manquait d'occupation à Longwood, Santini parcourait l'île et braconnait au profit de la cuisine impériale ; en maraudeur, il allait razzier les couchons de lait ou les moutons sauvages, ou bien s'embarquait sur le mont Aux Chèvres et tirait des ramiers que le maître d'hôtel Cipriani faisait accommoder en salmis et dont l'empereur se montrait friand.

Sous les Oliviers

Je viens de lire les "Olivades" au soleil, en un coin tranquille de Provence, au temps de la cueillette des olives. C'est quand décembre s'achève en effet que se récoltent les derniers fruits de la terre méridionale. Les branches pâles fortement secouées par des bras vigoureux ou battues par des gaules solides tombent sur des carres de toile blanche la pluie des tasses noires brillantes. Les plus tendres des olives cèdent à la main. Les sacs remplis ne tardent pas à prendre le chemin des monts à huile qui ne cessent plus pendant plusieurs semaines de travailler nuit et jour. Sur toutes les rives de la Méditerranée, à la même époque, les indigènes se livrent à cette antique occupation. Du mont Ida aux rivages de Nice, les oliviers revivent éternels. Vers la fin de son hiver ensoleillé, de son hiver provençal, Mistral qui, aux belles journées de son printemps et de son été, fit sur le sol natal et fécond une admirable moisson de fleurs immortelles, s'est arrêté sous les oliviers de Maillane. Il a voulu lui aussi faire sa cueillette avant de partir. Il dit qu'il lui faut sans retard leur écu et leur retirer du champ sacré, ses olives, afin d'en offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu. Ne dirait-on pas aussi qu'il a pensé à mettre de côté toute la provision d'huile pour la veillesse qui se balancerait sur sa tombe dans la chapelle de son éternel repos. Et le poète est revenu de son "oliveraie" avec une éternelle provision.

On trouve Mistral, au soir de sa vie, à la même place où il a conçu et porté son rêve. Ce n'est pas un déraciné. Il a une petite vigne comme le peuplier provençal, "le pibe", au jour même s'exprime, qui frissonne au moindre souffle, et chante doucement. Il a puisé dans le Rhône une saveur puissante qui ne périra pas. Il n'a jamais quitté son pays. Il aurait pu, à l'heure de la renommée, venir à Paris, comme tous les Narcisses de lettres, pour s'y mirer dans sa gloire. Il lui eût été facile sans doute de s'y créer une célébrité de rapport qui aurait administrée habilement. Il serait devenu sans peine une façon d'ambassadeur de Provence, et même de toutes les contrées méridionales. Que de poèmes il aurait traduits en français, après les avoir simplifiés, non pas même écrits, mais pensés en provençal ! Les applaudissements gagnaient ses œuvres. Le succès était à l'affût de ces productions. Le temps a autre, afin de soutenir sa gloire locale, il serait parti pour de courts pèlerinages à la terre natale. Aux yeux des populations qu'il a chantées, en devenant ainsi lointain et un peu mystérieux, il aurait grandi, comme prophète. "Major e longaque reverentia." Et combien on lui eût su gré de ne pas oublier son vieux mas. Il a préféré ce mas à toutes les somptueuses demeures de Paris.

La vie présente une unité et une harmonie parfaites. Le jour où il rentre à la maison paternelle, un diplôme de licence en poche, il a déjà la pensée qui va occuper, embellir et illustrer toute son existence. C'est un soir d'été. La famille est réunie sous la treille, au déclin du soleil, à l'heure du souper, autour de la grande table de pierre. Les derniers rayons, les couleurs du couchant embrasent l'horizon de la plaine et brisent les cyprès, sombres murailles contre le vent du nord ; les Alpes prennent de tendres nuances de bleu et de violet ; le crépuscule tombe sur la "pergola" rustique. Le chant des capotes s'apaise, et déjà le chœur des rainettes prélude à son monotone concert nocturne. Les travaux des champs sont terminés. C'est

FRANCE

Paris, 28 janvier. — L'état de santé de l'impératrice Eugénie laisse beaucoup à désirer. Mercredi dernier l'impératrice n'a pu assister au service célébré à la mémoire de Napoléon III, à Farnborough, et son entourage prévoit qu'elle ne pourra se rendre au Cap Martin avant les premiers jours de février.

ANGLETERRE

La Campagne Militante des Suffragettes

Londres, 28 janvier. — Les suffragettes ont commencé aujourd'hui leur campagne agressive. Dans une attaque concertée elles ont brisé des fenêtres du Château de Dublin. On a arrêté trois d'entre elles.

A Londres aussi les suffragettes se sont fait remarquer par leur attitude déterminée. Mme Drummond leur "général" a envoyé un ultimatum à David Lloyd-George, chancelier de l'échiquier. Mardi, après qu'il eût refusé de recevoir une députation de femmes sous le prétexte qu'il avait d'autres engagements.

Mme Despard, un leader des suffragettes et deux de ses compagnes furent condamnées aujourd'hui à quatorze jours d'emprisonnement pour avoir résisté à la police à Trafalgar Square Lundi soir. Mme Despard, qui est une sœur du fameux général de cavalerie, Sir John French, refusa de payer l'amende de \$10 qu'on lui proposait et fut envoyée en prison. Elle prétend que le magistrat qu'elle se rendrait probablement coupable du même délit quand elle serait mise en liberté.

On expulsa de la salle quelques personnes qui manifestèrent leur sympathie pour les inculpées au moment où le juge prononçait leur sentence.

PEROU

Boulangers en Grève

Lima, Pérou, 28 janvier. — La capitale Péruvienne a virtuellement manqué de pain Mardi, tous les boulangers de la ville ayant joint la grève des employés de fabriques et autres, qui a été déclarée au commencement de janvier.

VIETNAMES

Victimes de Leurs Alliés

New York, 28 janvier. — Huit cents garçons de salle et employés d'hôtels ont été assommés à coups de pierres Mardi par une vingtaine de leurs propres hommes, qui avaient été enjoins de quitter le travail pour se mettre en grève il y a quelques jours et n'ont pas pu rentrer en place quand ils ont vu échouer leur entreprise.

Les pierres étaient lancées d'une gare de chemin de fer élevée en face de la salle par les grévistes qui se sont sauvés en montant sur un train. Ils demandaient du travail et du pain, disant que leurs femmes et leurs enfants mourraient de faim.

FANTASIES DE MILLIONNAIRE

Los Angeles, 28 janvier. — Mme Clara Baldwin Stocker, une des deux héritières de la fortune d'Elías Jackson "Lucky" Baldwin, est partie dans son wagon particulier, à destination de la Nouvelle-Orléans et de Palm Beach. Mme C. Stocker Baldwin a déjà reçu \$1,500,000 de la succession ; il lui reste encore à toucher près de \$12,000,000. Elle a déjà dépensé près d'un million en un an. Voici d'ailleurs à quoi fut employée cette forte somme :

Bijoux.....	\$250,000
Yacht à vapeur.....	\$200,000
Résidence.....	\$60,000
Villa sur le bord de la mer.....	\$20,000
Robes, fourrures, etc.....	\$100,000
Automobiles.....	\$10,000
Wagon particulier.....	\$20,000
Argentier, service de table.....	\$20,000
Si jamais Mme Baldwin est prise de la manie d'acheter des objets anciens, des tableaux, ou bien des chiens japonais et Chi-mois, ou même des chevaux de	

PHILIPPINES

Manille, 28 janvier. — Un sérieux engagement a eu lieu entre les troupes américaines et les Moros près de Jobo. Les Américains ont tué un homme et six blessés.

Une force considérable de Moros a tenté de surprendre deux détachements de cavalerie américaine, auxquels s'étaient joints plusieurs constables. Après une bataille sévère, les Moros se sont retirés. Leurs pertes sont élevées.

REDUCTION DANS LES PRIX DU SUCRE

New York, 28 janvier. — Le sucre raffiné de toutes qualités a été réduit de 10 sous les cent livres Mardi.

EXPOSITION ANNUELLE

Columbia, C. du S., 28 janvier. — "Le Jour de la Caroline du Sud" a été célébré à la cinquième exposition nationale de maïs ici Mardi, par une parade civique et militaire. Des discours ont été prononcés sur les terrains de l'Exposition par le Gov. Bleasé et d'autres fonctionnaires d'Etat et le Maire C. C. Thompson de Chattanooga.

L'exposition de volaille de la Caroline du Sud a eu lieu dans l'après-midi.

LES FELICITATIONS DU ROI D'ESPAGNE A MR. WILSON

Tronton, N. J., 28 janvier. — Le Président élu Wilson a reçu les félicitations du roi d'Espagne, par l'entremise du Marquis de la Vega Inclan, le commissaire royal qui est chargé de choisir un site pour l'Espagne à l'Exposition de Panama à San Francisco. C'est le premier message que Mr. Wilson ait reçu d'un chef d'état Européen.

L'Espagne a-t-elle dit au gouverneur se proposait d'avoir une exposition en cette même année, mais elle la remettra à 1918.

Mr. Wilson a demandé si le roi Alphonse comptait véritablement venir bientôt aux Etats-Unis, mais le commissaire lui a répondu qu'il était impossible, étant données les lois et coutumes de l'Espagne, que le monarque quittât le pays.

LA VIEILLE CEREMONIE DU JOUR DE L'AN TEND A SE SIMPLIFIER.

La vieille cérémonie du Jour de l'An tend à se simplifier, semble-t-il, de plus en plus. Ici, comme partout, chacun aspire à se libérer des vieux usages, est-à-dire des petites servitudes d'autrefois. Cette année, des préfets, des généraux, des sous-préfets ont supprimé chez eux l'officielle réception du nouvel an. Un préfet a même poussé la gentillesse jusqu'à insérer dans les journaux une annonce par laquelle il suppliait ses inférieurs et ses administrés de ne pas lui envoyer de cartes de visite.

Admirable chose que les conventions de la politesse ! On a l'air de dire aux gens : "Ne vous dérangez pas pour moi !" En réalité, on pense : "Ne me dérangez pas pour vous." Car telles sont nos mœurs nouvelles. On ne veut plus "se dérangez", on veut vivre à son aise, et tandis que tel anniversaire, telle grande fête publique apporte avec soi l'occasion gentille de petites émotions qu'aimaient, que recherchaient nos grands-pères ; nous n'avons plus, nous autres, que le désir de "couper" à ces émotions-là.

Il n'est pas jusqu'aux "compliments" de nouvel an récités ou lus par l'enfant à ses parents qui ne semblent aujourd'hui des choses désuètes et risibles. Cette récitation était inséparable, autrefois, dans les familles, du protocole de la nouvelle année ; et l'enfant ne demanderait pas mieux que de continuer à observer son si joli usage. Mais ce sont les parents qui n'en veulent plus. "A quoi bon" disent-ils. Et ils ajoutent : "Pauvre petit ! ne le rasons pas."

Nous sommes devenus vraiment très raisonnables.

NOUVELLES A LA MAIN

Du "Ruy Blas".
L'ancien locataire.
Mercredi, six heures soir.
Un monsieur, à la barbe blanche soigneusement peignée, la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, ramote la rue Royale.
Très poli, le chapeau à la main, un passant l'arrête ?
— L'Élysée, monsieur, s'il vous plaît ?
Je crois que c'est de ce côté, répond l'autre en désignant la rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Ne trouvez-vous pas le "je crois" exquis dans la bouche de M. Loubet ?

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier M. G. LEVOTRE, pour jamais inattaquable et que Napoléon triomphant, au delà du tombeau, de ses ennemis les plus obstinés. Il mourut, à soixante-deux ans, en 1802.

G. LEVOTRE.